

DENIS MONETTE



Ensemble pour toujours

autobiographie

Libre  Expression

Du même auteur

Romans

Adèle et Amélie, 1990
Les bouquets de nocés, 1995
Un purgatoire, 1996
Marie Mousseau, 1937-1957, 1997
Et Mathilde chantait, 1999
La maison des regrets, 2003
Par un si beau matin, 2005
La paroissienne, 2007
M. et Mme Jean-Baptiste Rouet, 2008
Quatre jours de pluie, 2010
Le jardin du docteur Des Oeillets, 2011
Les Délaissées, 2012
La Veuve du boulanger, 2014

La Trilogie

L'ermite, 1998
Pauline Pinchaud, servante, 2000
Le rejeton, 2001

Récits

Un journaliste à Hollywood, 1987 (épuisé)
Les parapluies du diable, 1993

Recueils de billets

Au fil des sentiments, vol. 1, 1985
Pour un peu d'espoir, vol. 2, 1986
Les chemins de la vie, vol. 3, 1989
Le partage du cœur, vol. 4, 1992
Au gré des émotions, vol. 5, 1998
Les sentiers du bonheur, vol. 6, 2003

Roman traduit en anglais

The Bridal Bouquets (Les bouquets de nocés), 1995

En format poche (collection « 10/10 »)

La paroissienne, 2010
Un purgatoire, 2010
Et Mathilde chantait, 2011
Les parapluies du diable, 2011
Marie Mousseau, 1937-1957, 2012
Par un si beau matin, 2012
Quatre jours de pluie, 2012
La maison des regrets, 2013

DENIS MONETTE

*Ensemble
pour toujours*

autobiographie

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

À Michel et Sylvie,
mes deux enfants
que leur mère aimait tant.

Prologue

— Viens, Denis, sois pas gêné, je vais te présenter ma sœur Gisèle. Je ne lui dirai pas que c'est pour que tu sortes avec elle, juste faire sa connaissance, parce que tu es mon ami.

J'avais finalement accepté de suivre Gilles, qui était beaucoup plus le copain de mon frère André que le mien, jusqu'à la rue Saint-Réal où il habitait le second étage d'un duplex. Il était monté pour redescendre avec Gisèle pendant que j'attendais sur le trottoir et il me la présenta tout bonnement. Jolie fille, cheveux châains tirant sur le blond, mince et élancée, je remarquai d'un seul coup d'œil qu'elle était plus grande que moi, ce qui me fit reculer sur-le-champ. Sans le lui dire évidemment; elle était tout de même charmante. Nous avons échangé un peu, puis elle était remontée chez elle en me laissant avec Gilles, dit Ti-Pat, qui me demanda :

— Et pis?

— Ben, voyons! Elle me dépasse de deux pouces! Elle est trop grande pour moi!

— Oui, mais t’as pas fini de grandir, t’as juste quinze ans !

— Elle non plus, elle n’en a que quatorze ! Pis, chez nous, on n’est pas grands dans la famille. Tu le sais, ma mère ne mesure pas cinq pieds pis mon père n’est pas un géant avec ses cinq pieds et sept avec ses souliers. Non, elle n’est pas pour moi ta petite sœur. Bien fine, bien belle, mais présente-la à quelqu’un d’autre.

Au même moment, alors qu’il insistait encore sur la possibilité d’une fréquentation avec Gisèle, une jolie brunette, plus petite celle-là, passa devant nous sans nous regarder et monta directement chez elle. Ébahi, je demandai à Gilles :

— C’est qui, celle-là ?

— Micheline, la plus âgée des filles, mais penses-y pas, elle a seize ans, elle est trop vieille pour toi.

— Tu crois ? Elle ne les fait pas et elle est plus petite que l’autre, elle est de ma grandeur, elle est *cute*, elle semble gênée...

— Oui, pas grande, elle retient du père. Mais à seize ans, on cherche un *chum* plus vieux, pas un p’tit jeune de quinze ans. Elle va avoir dix-sept ans en septembre... Penses-y pas, que j’té dis, elle voudra rien savoir de toi et y’a plein de gars qui lui font de l’œil.

Constatant soudain que je n’étais qu’un enfant comparé à cette jeune fille qui, malgré son air juvénile, s’en allait vers sa vie de femme, je revins chez moi avec Ti-Pat qui repartit avec mon frère, pendant que je descendais dans le sous-sol aménagé de notre maison pour écouter les derniers disques de Kay Starr et de Frankie Laine. En tentant d’oublier Gisèle et Micheline, sachant que lorsque le dimanche viendrait, j’irais aux « vues » dans le bas de la ville, pis au restaurant manger une *coconut cream pie* avec Louison, ma copine du moment que j’aimais plus ou moins.

Nous étions en 1952, au mois de juillet si ma mémoire est fidèle, et tout en écoutant les derniers succès du *Hit Parade* sur mon *pick-up* portatif, je revoyais le visage de Micheline que j'avais pourtant à peine entrevu. Et je me disais : *Qu'importe si elle va avoir dix-sept ans en septembre, j'en aurai seize en décembre. Ça fait juste un an et trois mois de différence quand on y pense!* Je faisais des calculs de la sorte sans même savoir si elle était aussi gentille que Gisèle l'avait été. Ce que je savais d'elle, c'est qu'elle était mignonne et ça me suffisait. Pourtant je ne cherchais pas de blonde, j'en avais une ! Pourquoi Gilles s'était-il mis en tête de me présenter sa sœur ce soir-là ? Ah ! ce destin ! Que d'imprévus !

Deux jours plus tard, Gilles m'annonçait que Micheline acceptait de me rencontrer. Il avait organisé le rendez-vous aux coins des rues Saint-Réal et Viel, juste après le souper. Je m'y étais rendu pour me trouver face à une jolie jeune fille d'un pouce de moins que moi, timide, avec un sourire un peu gauche. Elle n'avait pas l'assurance de sa sœur Gisèle, mais je me disais que lorsqu'elle serait dégênée... On parla un peu de l'école, des religieuses qui l'avait enseignée, elle était maintenant dans un *business college* dont je ne me souviens plus du nom. Je lui disais avoir suivi des cours en dessin commercial au Studio Salette après avoir terminé mes études en français, latin, poésie et histoire. De fil en aiguille, on parla de choses et d'autres, disons plutôt qu'elle m'écoutait, car je parlais plus qu'elle. Sans doute par timidité de sa part et par nervosité de la mienne parce que, cette fois, j'étais intéressé. Je finis par lui demander si elle accepterait de m'accompagner au cinéma le dimanche suivant et elle me répondit : « Ça me fait rien. » Intrigué par cette réponse nébuleuse, je lui demandai : « Ça te fait plaisir ? C'est ce que tu veux dire ? » Elle hocha la tête en guise d'approbation et je lui

donnai rendez-vous pour le dimanche vers midi, en face de ma maison d'où nous prendrions l'autobus qui passait juste de l'autre côté, sur le boulevard Persillier. Elle repartit chez elle après un léger « OK » et je revins sur mes pas, heureux d'avoir trouvé une jeune fille à mon goût, mais un peu embêté d'être allé si vite en affaires. J'avais quand même une blonde !

Le jour venu, j'étais dans un joli pétrin. Il était onze heures, je savais que Louison se préparait de l'autre côté de la rue, je voyais la porte d'entrée de sa maison à l'arrière de la rue Valmont. Je pouvais même distinguer son perron de la fenêtre de ma chambre. Que faire ! Micheline qui arriverait vers midi, l'autre qui se pomponnait... Micheline m'avait tout de même demandé si j'étais libre avant d'accepter la sortie et j'avais répondu « oui ». Car elle avait entendu dire que Louison et moi... Plus mal pris que moi, fallait le trouver ! Mon petit frère Jean, qui n'avait que dix ans et à qui j'avais raconté « l'affaire », refusa carrément d'aller porter un billet chez Louison. Une simple petite feuille de papier sur laquelle j'avais écrit que c'était fini entre nous, que nous n'irions pas aux vues, que j'avais une autre blonde... Beau petit salaud, non ? Jean ne voulait pas du tout se charger de « la mission », de peur, disait-il, d'écopier d'une claque derrière la tête. Je tentai de le convaincre, le temps pressait et je ne voulais pas me retrouver avec deux filles devant ma porte à la même heure. Je parlais, je parlementais, rien à faire, mais, voyant que j'étais désespéré, il semblait fléchir quelque peu. Je lui offris vingt-cinq cents pour la course s'il s'en chargeait. Je lui avais dit : « Tu donnes le billet plié à qui ouvre la porte et tu reviens. C'est juste de l'autre côté ! Fais ça pour moi, tu ne le regretteras pas ! » J'ai fini par le convaincre, il a traversé, il a sonné et c'est Louison qui est venue lui répondre. Il lui a remis le billet sans dire un mot

et il a pris ses jambes à son cou pour revenir à la maison. De ma fenêtre, j'ai vu Louison déplier la petite feuille, lire le contenu, la déchirer et la jeter avec rage dans la poubelle en bas des marches. Un regard vers ma maison et elle rentra en claquant la porte derrière elle. Mais j'étais soulagé ! Le « mal » était fait, elle l'avait encaissé.

Quinze minutes plus tard, Micheline s'amenait chez moi. Je m'empressai de traverser la rue avec elle et, fort heureusement, l'autobus arrivait. Je ne sais trop si Louison nous a vus partir ensemble, mais je penserais que oui puisqu'elle ne saluait plus Micheline quand elle la croisait et que cette dernière se demandait bien pourquoi. Quant à moi, elle ne me regardait plus, il va sans dire, et je ne pouvais l'en blâmer. J'ai d'ailleurs eu longtemps sur la conscience le coup bas que je lui avais fait. Néanmoins, Micheline et moi sommes allés au cinéma, je ne me souviens plus du titre exact du film, mais c'était avec Gregory Peck et Ava Gardner. Puis nous sommes allés au restaurant où j'ai eu moins de succès, car Micheline, contrairement à moi et aux deux autres filles avant elle, n'aimait pas le *coconut* ! Désormais, la *coconut cream pie* allait être pour moi et le *milk shake* au chocolat pour elle. Je revins enchanté, elle avait la main douce et sa timidité m'amusait. Je lui avais demandé si elle avait aimé le film, et elle m'avait répondu : « C'était pas mal ! » Encore nébuleuse ! Rien de précis avec elle. Le « oui » et le « non » ne semblaient pas faire partie de son vocabulaire, les « peut-être », « je pense que oui », « ça se peut », « ça m'fait rien », « si tu veux », étaient ses expressions favorites. Mais c'était fait ! J'avais une blonde que j'aimais et à qui je semblais plaire. Ma mère était contente, Micheline était « canadienne-française » ! Elle qui en voulait encore à mon frère Pierre d'avoir marié une Italienne de père, Irlandaise de mère ! Je ne revis pas Louison, bien entendu, et je me mis à

fréquenter sérieusement Micheline. D'une façon *steady* comme on disait dans le temps. J'avais quinze ans, elle, seize, et nous ne savions pas ce jour-là que cinq ans plus tard nous allions devenir... mari et femme !

Chapitre 1

Micheline venait d'une famille nombreuse. Elle avait trois frères du premier lit de son père dont l'épouse était décédée prématurément : Edmond, Jean et Marcel. Puis, du deuxième mariage dont elle était la plus vieille, il y avait à sa suite : Gilles, Gisèle, Louis, Françoise et Gérard. Le benjamin de la famille, Réal, était mort accidentellement en bas âge. Chez moi, nous étions un peu moins nombreux. Cinq garçons que ma mère prénomma Pierre, Jacques, André, Denis et Jean. Juste après Pierre, il y avait eu Henri qui, malheureusement, était mort accidentellement lui aussi, avant d'atteindre sa première année. Le père de Micheline se prénomma Joseph, sa mère, Béatrice, tous deux originaires des Îles-de-la-Madeleine. Un Landry, une Vigneault. Chez moi, Georges et Irène, mes parents qui, comme tant d'autres couples de l'époque, ne se sentaient bien qu'éloignés loin l'un de l'autre. Chez Micheline, c'était l'harmonie, chez nous, la discorde. Deux familles, deux mondes, mais on ne parlait

pas de ces choses en ce temps-là. On constatait et on se taisait.

Six mois que nous nous fréquentions et Micheline était moins timide qu'au départ. Elle avait du caractère et elle le manifestait. Elle avait même remis à sa place le père d'une amie qui tentait d'être trop entreprenant. Ferme-ment ! Au point que le vieux, honteux, avait dit en la pointant du doigt devant tout le monde : « Est *maline*, la belle Micheline ! » Tel que je l'écris ! Et il était rentré chez lui passablement saoul et humilié d'avoir eu la main un peu longue... sur ma blonde !

En octobre 1953, le 31 plus précisément, jour de l'Halloween, mon père paralysait du côté droit et était transporté à l'Hôtel-Dieu où on lui sauva la vie de justesse. La thrombose avait été forte cependant et il perdit l'usage de la parole et marchait en traînant de la patte gauche, celle de droite. Et en ne se servant que d'un seul bras, d'une seule main. Quelques neurones ayant aussi été affectés, son raisonnement était souvent défaillant. C'est dans cet état qu'on l'avait remis à ma mère qui décida d'en prendre soin à la maison. Je me souviens que, lors de son accident cérébral, elle avait fait une neuvaine à Marie-Reines-des-Cœurs pour qu'elle le garde en vie et, un an plus tard, elle en faisait une autre à la même Vierge pour... qu'il crève ! Non par charité chrétienne, mais parce qu'elle ne l'aimait pas. Elle ne l'avait jamais aimé...

Cette année-là, Micheline avait déjà un emploi de secrétaire, alors que je travaillais pour une compagnie de cartes de souhaits à titre d'expéditeur. Fasciné par l'écriture, j'avais composé un texte pour une carte de « Bon voyage » et, enchanté du résultat, mon patron l'avait utilisé durant des mois et des saisons. Plus tard, dans mes années sombres, je reprendrai l'écriture de souhaits et

de poèmes pour cette entreprise, ce qui me permettra de mettre du pain sur la table dans des moments difficiles. Mais, j'y reviendrai...

Le jour de mes dix-sept ans, j'avais dit à ma mère :

— M'man, j'aimerais me marier au printemps avec Micheline.

— Es-tu fou ? T'es pas en âge, t'es juste un enfant ! Pis j'suis certaine que c'est pas l'idée de Micheline, ça ! Ça sort de ta tête folle !

— Non, Micheline est d'accord si les parents le sont.

— Et tu penses que sa mère va la laisser se marier à dix-huit ans avec un p'tit gars plus jeune qu'elle ? Raisonne un peu ! Pis, j'vas lui parler à Micheline, moi ! On verra bien !

— T'as pas à lui parler ! Pis, si tu veux pas, on va se marier obligés !

— Ah oui ? Ben, ça m'surprendrait parce que Micheline est une bonne fille. Jamais elle ferait ça avant le mariage. Elle est catholique et bien élevée. Pis, comme j'te dis, j'vas lui demander si c'que tu m'dis là vient d'elle aussi.

— Bah, laisse faire, t'as pas à t'mêler d'ça, la mère ! C'est entre elle et moi. T'as pas d'affaire là-dedans !

— Ah non ? Tu sauras que t'es mineur mon p'tit gars ! Jusqu'à vingt et un ans, j'ai le contrôle sur toi ! Pis, laisse-moi tranquille avec tes niaiseries, j'ai assez d'avoir ton père sur les bras ! Débarrasse ! J't'ai assez vu pour aujourd'hui !

Ça n'avait pas marché ! Je m'en doutais bien... Ce que je voulais, c'était partir de cette maison où la chicane régnait à longueur de journée. On aurait dit que ma mère se vengeait des absences prolongées de mon père en le gardant à sa merci et en le contrariant régulièrement. Bien sûr que c'était une lourde tâche pour elle, mais elle avait tellement prié que la bonne Sainte Vierge avait fini par l'exaucer.

Et là, elle virait son capot de bord, mais la mère de Jésus ne la suivait pas dans ses volte-face. Elle avait demandé qu'il reste en vie? Marie-Reine-des-Cœurs allait lui obéir en lui laissant son mari paralysé et impotent sur les bras pendant... dix ans! Ce qu'elle ne savait pas encore. Et c'était ça que je voulais fuir! J'en discutai avec Micheline avant que ma mère ne le fasse et elle sursauta. Elle aussi avait envie de partir de chez elle, mais pas si tôt. Je la suppliai de parler à sa mère, ce qu'elle fit timidement, mais madame Landry, après en avoir discuté avec son mari, lui laissa savoir que nous étions trop jeunes, surtout moi, pour nous engager de la sorte et Micheline n'insista pas. Lorsque ma mère tenta de la faire parler par la suite, elle lui répondit :

« Ne vous en faites pas, madame Monette, c'était son idée, pas la mienne, mes parents nous trouvent trop jeunes. »

Ma mère, ravie de sa réponse, m'avait dit le soir venu : « Tu vois? Elle est plus brillante que toi, ta blonde! C'était même pas son idée! Tu te pousseras pas d'moi comme ça, mon p'tit verrat! L'année dernière, tu voulais t'en aller à Toronto pour suivre ta compagnie de cartes qui déménageait, pis je t'en ai empêché. Même si ton boss, Ross Wood, était prêt à t'héberger! Pis, r'garde où t'en es! T'es plus regagnant puisque tu vas travailler maintenant dans le commerce familial. » Plus regagnant? Ça restait à voir! L'idée qu'on travaille tous ensemble dans notre entreprise de bijoux en gros ne m'enchantait pas tellement. J'aurais préféré partir, m'exiler à Toronto, parfaire mon anglais et gravir les échelons dans la compagnie de cartes. D'autant plus que mon patron immédiat que j'aimais bien était prêt à me prendre en charge dans la Ville Reine. Et je n'aurais pas perdu Micheline pour autant, j'aurais pu revenir les fins de semaine... Mais non, je me suis retrouvé dans le commerce familial de force. Sans en avoir envie, avec mes

frères à longueur de journée. Ce qui n'était guère mieux pour aucun d'eux. Mais la mère en avait décidé ainsi en donnant l'argent de mon père à Pierre, le plus vieux de mes frères.

En juin 1955, Micheline et moi avions décidé de nous fiancer à Noël. Elle avait un bon emploi, je gagnais ma pitance, le commerce allait bien, mais je n'y étais pas heureux malgré le milieu huppé dans lequel j'évoluais. Les artistes de la télévision venaient nous visiter pour acheter ou promouvoir nos dernières créations. Rolande Desormeaux, Muriel Millard, Germaine Giroux, Yvette Brind'Amour et Béatrice Picard étaient des habituées de notre *showroom*, ou salle de montre si vous préférez. C'était moi qui, la plupart du temps, les recevais. Il me fallait être bien vêtu, avoir des cravates dernier cri que j'achetais chez Tie City, un magasin à deux pas de l'immeuble dans lequel nous étions établis, rue Sainte-Catherine, à l'angle de la rue Amherst. J'ai quand même gardé de bons souvenirs de cette époque. Tobie, mon barbier, au rez-de-chaussée de l'édifice, Benny, mon cireur de chaussures qui m'invitait de temps à autre chez lui pour une bière, et le Bowling Amherst au sous-sol où je jouais souvent quelques parties à l'heure du lunch avec mes frères, Jacques et André. Je travaillais au jour le jour, je ne me sentais pas malheureux dans ce milieu, mais je n'étais pas aussi autonome que je l'aurais été à Toronto. J'en ai voulu longtemps à ma mère de m'avoir fait manquer le bateau ! Et mon ex-patron, Ross Wood qui, voyant que ma mère ne m'accordait pas sa permission, avait offert mon poste à quelqu'un d'autre. Amère déception ! J'en ai même pleuré de rage ! Ma mère avait gagné sur toute la ligne ! Voir ses fils travailler ensemble et me garder encore à la maison, avec mon père qui gémissait contre elle et qu'elle envoyait promener.

Elle avait au moins accepté que je me fiance la veille de Noël, cette année-là. Une promesse qui allait nous lier davantage, ma blonde et moi. Nous en parlions et nous en étions venus à l'idée que, les fiançailles conclues, nous pourrions dès lors projeter un mariage et partir tous deux de chez nos parents, où nous nous sentions à l'étroit, pour nous retrouver à deux dans un logement. Mais nous n'en étions pas encore là, ce n'était que l'ébauche du rêve. Car, si ma mère était d'accord avec les fiançailles, elle n'allait pas laisser partir si promptement ensuite celui qui lui était le plus utile. André, qui venait d'avoir dix-neuf ans, s'était marié, lui, sans qu'elle s'y oppose et Pierre et Jacques étaient déjà mariés, mais il n'allait pas en être aussi simple pour moi. Car, après mon départ, il ne lui resterait que Jean, le plus jeune, quinze ans seulement, pour la seconder dans ses tâches. Ce qu'elle ne pouvait envisager.

Je me souviens encore de cette veille de Noël de 1955 dans le logement de mes beaux-parents où les familles s'étaient rassemblées. Dieu qu'il y avait du monde pour un salon, un vivoir et une cuisine remplie de tourtières, de bouchées, de desserts et de bouteilles de bière. Nous avions reçu des cadeaux de fiançailles de partout. J'ai encore sur un de mes murs, encadrées, deux oies brodées au petit point par une amie de travail de Micheline. Et j'ai donné récemment à mon fils la lampe de marbre avec deux oiseaux perchés, qui me venait de mon vieux professeur, J. Donat Tourigny. Je revois Micheline ce soir-là ! Dieu qu'elle était jolie dans sa robe évasée à motifs floraux et cintrée à la taille. Les cheveux bouclés pour ne pas dire « frisés », elle portait le collier et les boucles en pierres du Rhin que je lui avais achetés en guise de présent. À son annulaire, une jolie bague en or blanc sertie d'un diamant de vingt-trois points ; je n'avais pas les moyens de lui

offrir le demi-carat comme je comptais le faire. À la messe de minuit, nous avons demandé au curé de bénir cette alliance, ce qu'il avait fait pieusement. Une soirée incomparable ! Nous étions fiancés, Micheline et moi, et heureux de nous embrasser à l'insu des invités quand nous en avions l'occasion, ou discrètement en dansant un *slow* sur un des succès de Ray Anthony, qu'on avait fait jouer sur le tourne-disque de Gilles. De retour à la maison après cette longue nuit à fêter, je me sentais plus adulte, plus sûr de moi, moins enclin à craindre les sermons de ma mère. Au point d'oser lui dire dès le lendemain matin : « On va commencer à parler mariage, Micheline et moi. » Se retournant brusquement, elle m'avait rétorqué : « Commence pas à m'énerver avec ça, toi ! Y en a qui restent fiancés pendant des années ! » Et vlan ! Je l'avais bien cherché !

J'avais dix-neuf ans, j'étais assez beau gars, je le savais, et je travaillais dans la salle d'exposition du commerce familial où je recevais des clients bijoutiers ou des artistes qui venaient de plus en plus nombreux voir nos dernières créations. J'étais sans cesse en contact avec le public, ce que Micheline ne prisait guère. Peut-être n'avait-elle pas tort de s'inquiéter mais, je le jure, je ne la trompais pas. Et je me demande pourquoi je lui racontais en détail mes journées sachant que ça allait la contrarier. Taquin, tout simplement ! J'aimais plaire ! Charmer et rien d'autre. Attiser le feu et l'éteindre dès qu'il s'enflammait. Micheline n'avait donc rien à craindre, mais il n'était pas facile de la convaincre.

Au fil des mois cependant, sûre et certaine de mes sentiments à son égard, la tension diminua. Jalouse au fond d'elle-même quand une fille me faisait la cour, elle ne le démontrait plus. Du moins, elle ne m'en blâmait pas. Elle savait que je n'étais qu'à elle et nos fréquentations se

poursuivaient allègrement. Le mardi, le jeudi, le samedi, tel qu'indiqué dans le manuel des soirs de sorties. Mais je la voyais aussi le dimanche quand un bon film arrivait en ville. Elle aimait beaucoup Rock Hudson, moi, c'était Hedy Lamarr. Or, quand l'une de nos idoles jouait dans un nouveau film, nous nous empressions de faire plaisir à l'autre en nous y rendant. Elle n'était quand même pas jalouse d'une vedette de cinéma en âge d'être ma mère ou presque ! Mais si elle avait su à quel point j'ai pu fantasmer devant Hedy Lamarr vêtue en Dalila dans son célèbre film tourné en 1949... J'avais à peine quatorze ans quand j'ai vu ce film pour la première fois. Et jamais une autre actrice n'a pu la remplacer sur mes murs, elle y est encore ! Une douce réminiscence de ma jeunesse.

Je travaillais d'arrache-pied, j'aimais mon emploi, mais je sentais que je n'étais pas né pour faire ça toute ma vie. Il y avait un éveil artistique en moi qui m'empêchait d'être seulement vendeur de bijoux même si le domaine servait très bien mon petit côté *show off*. Car j'aimais bien paraître. J'achetais des bagues, des chaînes en or avec un Sagittaire, mon signe du zodiaque, et j'offrais énormément de bijoux à Micheline, car je la voulais aussi scintillante que je pouvais l'être. C'était beau de vivre dans le faste à toute heure du jour, de recevoir Michelle Tisseyre, Lucille Dumont ou Alys Robi... C'était également être du dernier cri que de participer à des défilés de mode des boutiques les plus en vue à titre de bijoutier, avec des mannequins réputés telles Élane Bédard et Audrey Morris. Ces artifices étaient quasi magiques pour les yeux, mais le cœur n'y était pas. Je savais que dormaient en moi un artiste-peintre, un poète ou un modeste scribe, qu'en savais-je donc ! J'avais composé des textes pour quelques cartes, j'avais quelque part, dans l'un de mes tiroirs, le manuscrit d'un roman, *Maître*

de son destin, écrit à l'âge de treize ans, qui m'avait valu l'éloge de mon professeur... J'avais même un quarante-cinq tours enregistré dans une cabine du parc Belmont sur lequel je chantais *Le ver luisant*. Je m'en souviens encore, il était en vinyle jaune. Hélas, je ne sais trop ce que ma mère en a fait, je ne l'ai jamais retrouvé. Et pourtant, la foule s'était rassemblée autour de la cabine quand j'avais déployé mes cordes vocales ce jour-là. J'avais à peine dix ou onze ans, je ne sais plus... Mais il y avait en moi, un an avant mon mariage, plusieurs choix de carrière qui s'offraient encore... Sans y croire, sans doute, j'ai refusé de m'y arrêter et j'ai continué à vendre des bijoux et à côtoyer les mannequins les plus en vue des défilés, en fermant les yeux sur mes possibilités. Parce que ma mère, de son œil perçant, voulait voir ses enfants travailler ensemble. Sans tenir compte que Jacques était un excellent pianiste et que, de mon côté, j'aurais eu d'autres ficelles à tirer si elle ne les avait pas toutes... grignotées! J'ai donc jeté mon dévolu sur ma douce Micheline, celle que j'aimais et qui allait me sortir de ma torpeur si je parvenais un jour à m'évader des griffes de ma mère.

Jacques avait épousé une Estonienne, un geste que ma mère avait condamné. Une autre « rapace » selon elle! Pourquoi pas Marie-Rose, même si elle boitait? Pourquoi pas Bernadette, même si elle mesurait presque six pieds? Elles étaient au moins canadiennes-françaises, ces deux-là! Mais Jacques avait marié celle qu'il aimait, faisant fi des colères de la mère. Et André avait épousé Yolande, enfin une que ma mère acceptait de bon cœur. Une jeune fille de la paroisse voisine. En décembre 1956, je fêtais mes vingt ans et j'en avais assez d'attendre. Micheline était majeure, mais pas moi. J'affrontai donc ma mère dès que la nouvelle année se leva pour lui dire: « M'man, c'est au

printemps qu'on se marie, Micheline et moi ! Et si tu ne viens pas signer pour moi parce que je suis mineur, je te jure que je lâche l'entreprise et que je prends le train pour Toronto. Tu vas me chercher en maudit ! Et quand tu vas me retrouver, je vais avoir vingt et un ans, donc majeur et libre ! » Je m'étais emporté pour rien puisque, prise au piège, craignant mes menaces, elle m'avait répondu : « Bien, marie-toi donc ! J'vais signer ! De toute façon, c'est ta femme qui va te mettre du plomb dans la cervelle ! Moi, j'sais plus quoi faire avec une tête de cochon comme la tienne ! » Pour ensuite ajouter dans un ultime plaidoyer : « Pis, c'est ça ! Laisse-moi seule avec ton père malade, laisse-le-moi sur les bras ! J'vais partir avant lui, pis vous vous arrangerez avec... » Je connaissais ses jérémiades. Les mêmes que lorsque j'étais petit et que, pour me faire aller au marché Jean-Talon, elle me disait : « J'peux pas y aller, j'vas m'écraser, pis tu vas être tout seul après... » Mais, sans attendre la fin de ses doléances ce jour-là, à vingt ans, j'avais franchi la porte avant qu'elle ne revienne avec une autre objection et, rendu chez Micheline, je lui ai mentionné que si elle acceptait de m'épouser, ma mère était prête à signer pour moi. Micheline accepta, même si elle avait peine à croire que ma mère me donnerait son consentement. Je l'aimais, elle m'aimait, nous nous aimions. Profondément ! Avec nos forces et nos faiblesses, nos qualités et nos défauts. Elle en parla avec ses parents qui m'appréciaient et qui acceptèrent de bon gré de m'accorder la main de leur fille. Il ne restait plus qu'à fixer la date du mariage et l'endroit du voyage de noces. J'étais tellement content ! Parce que je l'aimais, Micheline, parce que je savais qu'elle allait être la meilleure des épouses, mais aussi, parce que j'allais enfin quitter ma mère, celle qui avait empoisonné mes jours depuis mon enfance. Délivrance !

J'ai toujours souffert d'anxiété malgré tous les sédatifs qu'on m'a fait prendre durant ma vie. Anxieux au point d'avoir hâte que les choses se terminent avant qu'elles ne commencent. Est-ce par un empressement maladif ou par timidité à faire face aux événements? J'ai toujours souffert des situations inévitables au point de mal dormir durant les semaines qui les précèdent. J'ai toujours souffert d'anticipation négative. De plus, je n'aime pas la foule, je fuis les foules, et si je dois assister à un mariage, je m'arrange pour me placer près de la porte afin de pouvoir filer à l'anglaise sans qu'on s'en rende compte. Je ne suis bien qu'en tête-à-tête ou dans un souper intime de trois à quatre personnes. C'est ainsi que je décomprime et que j'arrive à profiter des joies du moment. Autrement, c'est l'enfer et je ne me sens soulagé de cette anxiété que lorsque tout est terminé et que je suis de retour chez moi. Il en sera toujours ainsi.

En février 1957, nous étions allés voir le curé de la paroisse avec une date en tête, le 25 mai. Malheureusement, la date était réservée et il nous fallait devancer d'une semaine ou de reporter notre mariage au premier samedi de juin, ce que Micheline aurait préféré. Mais, alarmé, j'ai préféré le 18 mai, histoire d'en finir au plus vite avec ce jour qui allait me rendre malade des mois d'avance. Ma fiancée accepta, malgré ma mère qui disait que juin était un plus beau mois... Moi, tout ce que je voulais d'elle, c'était sa signature, pas son avis! Pas riche l'un comme l'autre, j'avais loué un smoking et Micheline avait acheté une robe de mariée usagée qui avait servi à la fille d'une amie de ma mère. Encore elle qui ne se mêlait pas de ses affaires! Micheline aurait préféré une robe bien à elle, mais gênée d'affronter ma mère, elle avait accepté la robe

qu'elle lui proposait. Et je me demande encore pourquoi je ne suis pas intervenu ! Mon frère aîné me servirait de père et, pour le voyage de noces, comme je n'avais pas de voiture ni beaucoup d'argent, nous avons opté pour l'hôtel La Sapinière à Val-David, lieu privilégié des jeunes mariés de ces années-là. Les cadeaux de noces affluaient chez ma belle-mère. Sur la table nappée à cet effet, de très beaux cadeaux utiles. Mais je n'oublierai jamais le poisson en plâtre sur une plaque de bois que nous avait offert une tante et que nous n'avons jamais installé au mur. Mon professeur d'antan nous avait offert, lui, une autre superbe lampe de marbre, abat-jour rond en marbre aussi, qui trône encore sur la commode de ma chambre aujourd'hui, une œuvre d'art de la maison Dello Sbarba. Nous nous préparions et, plus le printemps passait, plus je sentais l'anxiété m'envahir. Micheline, beaucoup plus calme, ne comprenait pas mon inquiétude, mais Dieu que je me sentais angoissé juste à penser au grand jour... J'en avais des vertiges, je digérais mal, j'avais parfois des nausées, je dormais de moins en moins... Micheline me sentait nerveux, mais elle croyait que c'était le surplus de travail qui me stressait. Pauvre elle ! Je ne lui ai jamais avoué souffrir de négativisme anticipé, malaise peu connu dans les années cinquante. Je l'ai caché jusqu'à ce que la psychologie devienne assez accessible pour qu'on parle d'angoisse et d'anxiété à la télévision.

Vera, la femme de mon frère Pierre, avait organisé un *shower* de tasses de porcelaine pour Micheline. Nous en avons reçu plusieurs, toutes différentes les unes des autres, coûteuses et resplendissantes, mais qui n'ont jamais servi ! Ma mère, plus pratique, avait tenu à faire sa part et avait concocté, avec Yolande, la femme de mon frère André, un *shower* d'épicerie pour faciliter le début de notre vie commune. Rien de *fancy* avec Irène Monette, pas de tasses, pas

de literie, mais de quoi se nourrir et n'avoir rien à acheter à notre retour de voyage. Un garde-manger bien rempli de tout ce que les invitées apportaient dans leur panier. Des boîtes de Kraft Dinner, de céréales, des montagnes de conserves, de la farine, des pâtes, du beurre d'arachides, des biscuits aux dattes, et même du savon Palmolive ! On n'aurait rien à acheter sauf les denrées périssables. Bien pensé, mais fort peu élégant pour un *shower* de mariage. Ça faisait drôle de voir les petits parasols en papier crêpé à côté d'une grosse boîte de savon Tide ou parmi les *canes* de *bines* Clark ! Micheline avait néanmoins apprécié le geste. Le fait d'avoir organisé tout ça lui prouvait que ma mère l'acceptait et l'aimait bien. Quant à moi... Mais la date fatidique approchait et je me sentais de plus en plus nerveux, voire irritable. Je savais que j'allais être à l'honneur, que j'aurais à franchir l'allée de l'église avec mon frère, que tous les yeux se tourneraient vers nous et j'en suis d'avance... Pourtant, j'aimais plaire, j'aimais qu'on me dise que mes habits étaient magnifiques, que mes souliers de suède étaient superbes, etc. Jeune, je chantais en public. À l'orphelinat, dont j'ai parlé dans *Les parapluies du diable*, j'étais soliste à la messe de minuit... Je ne comprends pas ce qui s'est passé pour que je devienne ainsi moins sûr de moi. C'est ma mère qu'il aurait fallu interroger...

La veille de mon mariage, j'avais deux choix ! Ou je m'habillais et je disparaissais dans le noir ou je passais la nuit blanche à me tordre le ventre d'anxiété et d'angoisse jusqu'à ce que j'entende les cloches de l'église sonner. J'ai choisi la nuit blanche et elle l'a été, croyez-moi ! Je ne sais comment j'ai fait pour traverser cette journée du samedi, ouvrir la danse au restaurant Prince Charles, lieu de la réception, et tenir le coup jusqu'à ce que mon frère Pierre nous invite à monter dans sa voiture afin de nous conduire à Val-David. Et c'est là, en cours de route, que

mon angoisse s'est dissipée. C'était fini ! J'allais être seul avec ma femme durant sept jours. Seuls tous les deux ! Ensemble ! À se dire qu'on s'aimerait pour la vie, à faire des projets, à parler des invités, à nous remémorer les noces, les enfants trop agités, mon neveu le premier. Finis les honneurs et les félicitations qui fusaient de tous côtés. Et finie l'emprise dévastatrice de ma mère sur moi ! Je la quittais enfin ! Était-ce la solution ? D'une mère à une épouse plus vieille que moi ! Allais-je encore... Mais non, nous étions amoureux l'un de l'autre, nous allions vivre une vie à deux dans un charmant petit logement de la rue Jeanne-Mance. Nous inviterions la parenté et ne la visiterions qu'au moment de notre choix. Sans imposition, sans improvisation de leur part. Tout était mieux, en ce jour-là, que le toit de ma mère. Seul avec ma femme dans cette chambre de La Sapinière où, dans un long baiser, elle m'avait murmuré : « Je suis maintenant à toi. » Parce que Micheline était vierge quand je l'ai épousée.

Ensemble pour toujours

Monsieur Monette, que faisiez-vous avant d'être journaliste et romancier ? Êtes-vous marié ? Avez-vous des enfants ? On peut savoir votre âge ? Vous êtes allé à Hollywood, n'est-ce pas ? Tant de questions et si peu de réponses... J'ai alors réalisé que les lecteurs désiraient tout connaître de moi. On a, bien sûr, appris ce qu'était mon enfance avec *Les parapluies du diable*, mais l'homme après l'enfant, le jeune marié... On connaît à peine le prénom de ma femme !

Invité à écrire mon autobiographie, j'ai longuement hésité avant d'accepter, je croyais n'avoir rien à dire, mais après mûre réflexion, à l'âge des cheveux blancs, je me suis remémoré le long parcours derrière moi... Un sentier semé de joies et d'embûches, des années à sourire, d'autres à pleurer. J'ai donc, tout doucement, repris ma plume et mis sur papier mon cheminement. Quitte à le léguer à mes enfants... Pour ensuite avoir envie de vous le partager : ma carrière journalistique, ici comme à Hollywood, la naissance du romancier, mes enfants, mes petits-enfants et, surtout... Micheline ! Celle avec qui j'ai traversé les hauts et les bas de ma vie et que le Ciel m'a hélas ravie. Celle dont je pleure encore la lente agonie de son intraitable maladie. C'est tout cela et beaucoup plus encore que mon cœur de septuagénaire vous offre bien humblement dans ces pavés de tant d'années où, bien souvent, l'émotion étrangeait mes sentiments. *Ensemble pour toujours*, c'est elle et moi, c'est ma famille, c'est notre histoire, et ça se lit... comme un roman.